

Athéna 2022

Dans la salle, le silence se fit. Ici, en ces instants, allait se jouer l'un des moments les plus importants de ma vie. C'est, dans la Curie, devant cette assemblée de vieux sénateurs, grincheux en ce début de matinée glaciale, que la guerre qui m'opposait à Marc-Antoine depuis la mort de mon père adoptif, Julius Caesar, aux ides des mars, onze ans plus tôt, allait prendre, je l'espérais, le tournant que j'attendais depuis longtemps. Il avait fait une erreur, à moi de m'en servir. Peu importait si j'étais prêt ou non, je devais saisir ma chance, alors, à nous deux Marc-Antoine et que la fête commence !

« Je n'ai jamais cru en la chance. Je crois au talent, je crois aux interventions du ciel et des dieux mais, aujourd'hui, j'ai la preuve que je peux également croire en la bêtise humaine.

Vous qui clamez son nom à tout bout de champ comme étant l'homme fort de Rome, comme étant un dieu parmi les mortels, savez-vous comment votre Marc-Antoine vous remercie, vous dont il tient le pouvoir, vous à qui il doit tout ? Ce cher Marc-Antoine divise notre empire pour des enfants qui ne sont même pas légitimes, il répudie sa femme, une romaine, ma propre sœur, pour épouser une maîtresse égyptienne, une orientale, celle-là même qui avait entraîné César sur le chemin de la perte. Il refuse de venir à Rome pour le triomphe de sa dernière campagne, pourquoi ? pour défilé dans les rues de sa nouvelle capitale, Alexandrie. Comment Rome, comment vous, sénateurs, ne pouvez vous pas voir l'insulte qui se cache derrière ces actes. C'est impossible ! Un Romain doit agir en Romain. Et comment Marc-Antoine agit-il ? Certainement pas en Romain. J'ai bien peur qu'il ait oublié ce que signifie être Romain. Marcus Antonii, fils de Rome, est mort. Il est mort de la main de la sorcière qu'est Cléopâtre. Celui que vous semblez admirer avec tant de passion, n'est pas l'homme que nous avons connu, c'est un prince oriental, un imposteur.

En renversant Tarquin le Superbe, nos glorieux ancêtres ont mis en place une République. Cette République est le fondement de notre société. Si cette base s'écroule, nous tomberons avec elle. Or, les guerres qui ont opposé Marius et Sylla l'ont fragilisée en montrant que ceux qui sont suffisamment forts et malins peuvent obtenir un pouvoir presque absolu. Puis celles qui ont opposé Pompée et César l'ont d'autant plus mise en danger qu'elle ne tenait déjà plus que sur un équilibre précaire. La République ne tient plus qu'à un fil et elle est de nouveau menacée. Elle a souvent été menacée, me direz-vous. L'exemple le plus récent que l'on ait est, sans aucun doute, la conjuration de Catilina, déjouée par notre grand Cicéron. Cicéron que, je vous le rappelle, Marc-Antoine avait fait assassiner avec la plus grande barbarie avant d'exposer sa tête et ses mains en plein forum. Déjà, en ce temps, son image commençait à se ternir. Il s'impose en héritier de César. Mais comment pourrait-il l'être s'il ne respecte pas les dernières volontés d'un homme bien plus grand que lui ? Je suis l'héritier de César. C'est par son testament que le titre de consul m'a été accordé alors que je n'avais que vingt. Aujourd'hui, le cursus honorum effectué du début à la fin, je suis devant vous pour tenter de vous faire voir le danger qui nous menace.

Mais ce n'est pas contre Marc-Antoine que je vous demande de porter les armes, non, je ne peux pas vous demander de vous battre contre un frère. Marc-Antoine n'est pas l'ennemi de Rome ! Comme César avant lui, il s'est laissé séduire et envoûter par la dangereuse reine d'Égypte, Cléopâtre, la « reine des rois » : c'est elle l'ennemi de Rome. C'est elle la responsable de la mort du Marc-Antoine que nous avons connu, la responsable de cette guerre. C'est elle qui lui murmure à l'oreille pour le convaincre de servir ses propres intérêts. Platon dit, par la bouche de Socrate que, entre de mauvaises mains, la parole est une arme redoutable. Cette vipère à la langue acérée en est la preuve vivante. De plus, si elle attaquait seulement militairement, elle serait une adversaire comme une autre mais elle se dit fille d'Isis, fille d'une déesse égyptienne, et Marc-Antoine se dit le nouveau Dionysos, un dieu certes peu différent de notre Bacchus mais grec quand même. Ce n'est plus uniquement une guerre entre mortels mais c'est une guerre qui implique autant les dieux que nous. C'est pourquoi, nous nous devons de déclarer la guerre à

Cléopâtre, c'est pourquoi nous devons déclarer à l'Égypte et aux Égyptiens, la guerre. Dans sa pièce des « Acharniens », ce cher Aristophane y critique les Grecs, vous devez prouver au peuple, à tous les citoyens, que vous voyez le danger qui nous menace, que vous vous souciez de leur avenir, que vous savez que, si vous ne contrez pas Antoine aujourd'hui, sa reine égyptienne détruira notre République : ce sera le retour des rois, et nous subirons le sort des pays conquis. Nous vivrions alors sous la tutelle du pays vainqueur et nous ne nous souviendrions pas de Marc-Antoine comme du grand général qu'il était mais comme du traître qui nous aura fait tomber du podium des conquérants où nous avons réussi à nous hisser envers et contre tout. Vous devez prouver que, contrairement à nos voisins orientaux, si bien décrits par Aristophane, ni vous ni moi ne sommes des démagogues, prouver que vous servez les intérêts de Rome et non seulement les vôtres. En ce jour des ides de décembre, c'est un romain qui vous demande d'agir pour défendre le peuple Romain et l'empire romain contre un adversaire qui n'est plus romain mais qui, en vertu de son sang, prétend pouvoir avoir des prétentions sur Rome. Un citoyen a le devoir de défendre sa cité alors faites votre devoir, sénateurs, défendez votre cité. »

Oui, ce discours était presque parfait. Mais son résultat ne fut pas celui que j'escomptais. Il me fallut attendre que Marc-Antoine déposât son testament au temple de Vesta et affronter les critiques incessantes de deux consuls fidèles à Antoine, notamment Caius Socius, pour véritablement réussir à convaincre le Sénat de lui déclarer la guerre par l'intermédiaire de Cléopâtre. La leçon que j'ai apprise de toutes ces années de guerre est sans doute que « deux Césars, c'est un de trop ». Arius Didyme avait raison en prononçant ces mots.